

XYZ. La revue de la nouvelle



Parce que

Guillaume Vigneault

Numéro 88, hiver 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, G. (2006). Parce que. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 77–82.

Parce que Guillaume Vigneault

LE GARÇON ramasse un autre caillou. Il le soupèse un moment au creux de sa paume, jette un regard à la jeune chienne, l'esquisse d'un sourire coupable aux lèvres. L'animal ne bouge pas, la tête de côté, une oreille dressée, il observe le garçon. Lorsqu'il détourne enfin le regard, le garçon lance le caillou, qui atteint la chienne au côté de la tête, près de l'oreille. Elle couine de surprise, et s'ébroue, comme pour chasser la douleur soudaine. Puis elle renifle le caillou qui a roulé à quelques pas, semblant se demander par quel prodige l'objet inerte a bien pu l'attaquer de la sorte. Le garçon rit et choisit un autre caillou aux arêtes tranchantes, un peu plus gros cette fois. « Belle, regarde ici ! » ordonne-t-il à la chienne de sa voix la plus grave — il a remarqué qu'elle obéit davantage aux voix graves, comme celle de son père, et cela le vexe un peu. Il lui tarde d'entendre ce timbre autoritaire sortir de sa gorge et commander aux choses, les plier à ses ordres. « Belle ! Ici ! » crie-t-il à la bête, toujours absorbée par l'énigme du précédent projectile. Belle lance un bref regard vers le garçon, mais s'en va tranquillement dans la direction opposée, jusqu'au bout de sa chaîne, pressentant que la proximité du garçon a quelque chose à voir avec cette mystérieuse agression des cailloux. À défaut d'une voix grave, le garçon a une sacrée balle rapide. Il projette la pierre avec force, et touche cette fois la chienne dans les côtes. Belle glapit de douleur, puis bat en retraite derrière sa niche, de plus en plus méfiante. Le garçon éprouve un petit pincement coupable, comme quelque chose qu'on voudrait gratter. Il se promet d'aller chercher une tranche de bacon tout à l'heure, pour la chienne. Peut-être même deux, et ils redeviendront copains, lui et Belle. C'est la partie du jeu qu'il préfère : réapprivoiser Belle. Un jour, il saura que les chiens ont une perception rudimentaire et atemporelle de la causalité ; pour le moment, les chiens pardonnent tout aux enfants, voilà ce qu'il en sait. Tout à l'heure, il lavera cette petite tache noire dans les caresses, il enfouira son visage dans la tiédeur du pelage

blanc, il demandera pardon avec une sincérité qui l'émouvra lui-même.

Le garçon va ramasser le dernier caillou lancé et appelle la chienne. Celle-ci l'observe par en dessous mais ne bouge pas. « Belle, ici ! » répète-t-il, une inflexion menaçante à l'appui. Hésitante, la chienne obéit au garçon. Le garçon la laisse venir à lui, puis il caresse l'épaisse encolure de la bête avec vigueur, comme elle aime. La chienne paraît rassurée. Le garçon s'éloigne de quelques pas, avec nonchalance, puis se retourne et jette de nouveau la pierre coupante vers la chienne. Celle-ci reçoit le projectile en plein museau et pousse une plainte aiguë.

Cette fois, elle a bien vu le garçon lancer l'objet et, dans un grognement caverneux que le garçon n'a jamais entendu auparavant, elle se précipite sur lui, le plaquant violemment au sol de ses pattes puissantes. Pendant une fraction de seconde, la nature redevient ce qu'elle doit être, et la chienne, mue par un instinct millénaire, mord le garçon au visage. Il hurle de surprise — plus que de terreur, ce qui fait reculer la chienne d'un bond. Elle rampe littéralement jusqu'à la sécurité de sa niche, les oreilles basses et la queue entre les pattes. Le garçon se relève en haletant, sent sa gorge se resserrer sur un sanglot. Il touche son visage avec prudence et, constatant qu'il saigne, il a un instant de panique à l'idée que la chienne l'a défiguré. Il ne sent pas sa joue gauche. Il regarde la chienne terrée dans sa niche, les yeux fuyants.

Il fait irruption dans la cuisine. L'effarement dans le regard de sa mère, l'étrange hoquet qu'elle pousse à sa vue et la pâleur soudaine qui inonde son visage font peur au garçon et ses larmes redoublent. Elle se jette sur lui presque avec violence, le soulève de terre et l'assoit sur le comptoir, près de l'évier, puis elle se met à lui tamponner le visage à l'aide d'un linge à vaisselle ; gestes brusques mais étrangement doux. Son regard s'apaise lentement à la vue des plaies superficielles, noyées sous le sang abondant. Alerté par les sanglots du garçon, le père gravit l'escalier de la cave quatre marches à la fois et son visage apparaît par-dessus l'épaule de la mère. À sa question, le garçon répond : « Je jouais avec Belle... » Ce n'est pas faux ; c'est incomplet, le garçon le sait, mais ce n'est pas faux. Le

père regarde par la fenêtre de la cuisine, dans la direction de la niche de la chienne. Il n'y a pas de colère sur ses traits, le garçon en est surpris pendant un instant, presque insulté, jusqu'à ce qu'il se rende compte que c'est une expression qu'il ne connaît pas à son père.

Sans un mot, le père sort. La mère va chercher le mercurochrome. Le garçon proteste, il veut du peroxyde, parce que ça fait des bulles, et comme ça, on sait que ça marche. Et puis ça brûle moins longtemps. La mère obtempère avec un sourire. Le garçon insiste aussi pour avoir un pansement, au moins un, bien qu'il n'en ait pas besoin. Comme il a exigé d'avoir un plâtre, l'automne dernier, après s'être fracturé un petit os du pied contre une marche d'escalier, le jour de son septième anniversaire. Le plâtre avait fait fureur à l'école — surtout lorsque assorti du récit de la téméraire escalade d'un des pylônes électriques qui se dressent de l'autre côté de la grande route.

Assis sur le comptoir de cuisine, il regarde dehors, en direction de la niche de Belle. Il sent la pointe d'un malaise au creux de son estomac quand son père s'approche de la niche. Le garçon pense qu'il va frapper Belle, comme quand elle fait caca dans le salon, mais non, le père s'accroupit devant la niche et appelle doucement la chienne, avec des gestes rassurants. Belle sort avec hésitation, dodelinant de la tête, le regard au sol. Le père défait l'attache de la chaîne, puis mène la chienne par le collier en direction de la grange, par l'allée de gravier. Le garçon observe la scène. La mère applique un tampon de ouate humide sur son front, puis sur sa joue. Le garçon sent la piquûre pétillante du peroxyde sur sa peau. Elle met ensuite un pansement en travers de l'éraflure la plus profonde, sur la joue. Puis elle aide le garçon à descendre du comptoir. Il lui demande où est parti le père, et où il emmène Belle. La mère lance un regard par la fenêtre, paraît embarrassée. Le garçon fait mine de sortir pour aller voir ce que le père peut bien fabriquer avec le chien, mais sa mère lui intime de rester à l'intérieur, d'une voix éteinte. La porte est déjà entrouverte et le garçon, et la mère, tous les deux, au même moment, entendent très distinctement le coup de feu. Son écho fendille l'air pendant quelques secondes. La mère détourne le regard d'un mouvement vif. Elle se mord la lèvre. Le garçon

comprend, et se rend compte du même coup qu'il y a déjà un moment qu'il a compris. Il sort de la maison, sa mère ne le retient pas. Il emprunte l'allée de gravier et se dirige d'un pas lourd vers la grange.

Il fait déjà chaud en cette fin d'après-midi. Le garçon voit le père qui revient vers la maison, il le voit s'arrêter dans l'allée et s'éponger le front du revers de sa manche. Le père aperçoit le garçon. Pendant un bref instant, il semble ne pas savoir quoi faire du fusil, comme s'il venait de s'apercevoir qu'il transportait un objet inutilement encombrant. Le garçon le rejoint. Le père voit ses yeux en larmes, il ne dit rien. « Je la taquinais, dit le garçon d'une voix tremblante. Avec des roches. » La confession semble donner toute sa force à l'injustice, et le garçon sent sa gorge se nouer. Il regrette aussitôt d'avoir prononcé ces mots. Ils sont trop limpides, on ne peut pas bricoler autour. Le gros caillou coupant a tué Belle. Il pense à la chienne, qui ne rongera plus les pattes de chaises, qui ne fera plus cette drôle de tête, une oreille tombante, l'autre dressée. Belle est devenue une chose, subitement. Une chose calme. Comme le gravier à ses pieds, comme le fusil. Mais une chose douce. Il songe au pelage blanc, taché de rouge. Taché où, se demande-t-il. Le père soupire, puis sourit faiblement. Le garçon songe qu'il lui a fait commettre un acte horrible. Il voudrait reprendre les cailloux lancés, il voudrait aller chercher du bacon et le donner à Belle, mais pas juste pour faire la paix. Belle n'a plus envie de bacon. Il pourrait lui mettre une tranche sous le nez, ça ferait juste une tranche de bacon par terre, posée à côté d'une grosse chose blanche et douce. Il songe que le père lui en voudra. Toujours, peut-être. Il s'en veut du même coup de ne penser qu'à lui, avec la chienne qui gît probablement derrière le peuplier, près du fossé. Qui gît là pour rien. Parce qu'elle s'est défendue, comme une bête. Comme un être vivant. Le père dit enfin : « Belle était... » Il s'interrompt, passe le dos de son index sur sa lèvre inférieure, pensif. « Elle était malade. Elle est mieux maintenant. » Le garçon ne dit rien. Elle n'était pas malade, mais il ne dit rien. Et elle n'est pas mieux ; elle est juste une chose.

Il marche lentement avec le père, vers la maison. Il y a un caillou dans sa chaussure, qui lui blesse lentement le pied, à chaque

pas. Il se dit qu'il peut endurer ça jusqu'à la maison, puis se met à compter les pas. Il perd le compte aux alentours de vingt-huit, ou peut-être vingt-neuf, abandonne. Il se demande si on enterrera Belle, comme on avait enterré Noiraud et Cali, et aussi si on peut planter un arbre sur la tombe, comme pour les autres. Il ne sait pas si elle a droit à un arbre. Il devine que oui. Peut-être parce que le père n'a pas frappé la chienne. Il a juste fait quelque chose, juste comme quand il faut faire quelque chose, comme aller chercher du lait à l'épicerie, ou rentrer le linge sur la corde parce qu'il va pleuvoir. Ce ne sont pas des choses justes, ni injustes, seulement des choses qu'il faut faire. Des choses qu'il faut faire parce que.

Il se demande s'il lui faudra aussi tuer un chien, un jour, juste parce que. Il espère que ce sera un chien vraiment méchant. Et laid. Il pourrait tuer un chien laid. Il imagine la chose. Et vieux, quand même. Il opine en silence : il pourrait. Mais cette idée de justice s'accroche ; le garçon se demande si une chose peut être injuste et bonne à la fois, si l'on peut survivre à un tel écartèlement. Un jour, le garçon trouvera réponse à cette question irritante dans une phrase limpide d'un écrivain ; pour le moment, ce n'est qu'une légère angoisse, qui restera pourtant longtemps logée en lui comme une écharde.

Il touche le pansement sur sa joue. La sensation revient lentement, ça chauffe un peu. Il songe à ce que sa mère lui dit toujours sur les coupures, qu'il ne faut pas gratter la gale, car ça laisse une cicatrice. Il se promet de gratter la plaie sur sa joue chaque fois que la gale sera de nouveau bien sèche. Il songe à l'histoire qu'il va inventer, pour cette belle blessure de guerre. Tiens, il pourrait s'être battu avec une bête sauvage. Un carcajou, par exemple. Un petit ours, peut-être. En forêt, la nuit. C'est une bonne histoire, mais il se surprend à ne pas avoir envie de la conter. Non, ce sera une chute à vélo. On ne peut pas être un héros tous les jours. Des fois, on peut juste tomber de vélo. Un jour, le garçon appellerait peut-être ce genre de traficotage *se refaire un crédit* ; pour le moment, il n'a pas envie de tirer la moindre gloire de cette blessure, la seule idée lui donne la nausée. Il se demande où le père cache le fusil. Il saisit la main tendue du père, pour sauter par-dessus une grande flaque de

boue. Normalement, il aurait donné un coup de pied, pour écla-
bousser les bottes du père. Mais il oublie, parce qu'il est en train de
se rendre compte que la flaque de boue pourrait être profonde
comme l'océan, que ça ne changerait rien, qu'il volerait au-dessus
avec la même légèreté, la même assurance. Que le bras de son père
ne flancherait jamais, que les chiens méchants et les chiens gentils,
il y a des jours où tout ça ne compte pas. Que son père ne lui en veut
pas pour Belle. Que la faute n'a aucune importance.

Il saura, un jour, nommer la laideur de cette journée. Il revi-
sitera de temps à autre ce malaise, il se souviendra de sa propre
cruauté comme d'un objet fascinant, un objet qu'on croit tenir
fermement, et qui vous glisse des mains, évidemment. Il saura peut-
être un jour voir la beauté de cette journée ; il comprendra peut-être
l'inexplicable joie noire qui l'emplit à cet instant, suspendu dans le
vide, au-dessus de cette flaque, au-dessus de l'océan, accroché à la
main puissante de son père. Pour le moment, il en a honte.